

Zeitschrift: L'Afrique explorée et civilisée
Band: 3 (1881)
Heft: 9

Artikel: Voyage de Matteucci et de Massari, de la Mer Rouge au Gofle de Guinée
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-131874>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 25.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Une compagnie au capital de 150,000 liv. sterl. a été créée, sous le nom de *River Gambia Trading Company*, pour développer le commerce par la Gambie, qui est navigable sur une longueur de 640 kilomètres.

La mission envoyée par le ministre de la marine au Sénégal et composée de MM. Joubert, inspecteur en chef, et Walther, inspecteur adjoint du service de santé, est revenue à Paris le 24 février, ainsi que le délégué envoyé par M. Pasteur au Sénégal pour y étudier la fièvre jaune. La garnison de Saint-Louis a été changée, et le département de la marine a pris des mesures pour que les troupes fussent installées le plus sainement possible; en attendant que les locaux qui doivent servir à leur casernement fussent entièrement refaits en pierre, brique et fer, il a fait édifier des baraquements confortables dans des sites aérés.

VOYAGE DE MATTEUCCI ET DE MASSARI, DE LA MER ROUGE AU GOLFE DE GUINÉE ¹

Les voyageurs italiens en Afrique semblent devoir, dans la seconde moitié de notre siècle, faire remonter leur patrie au rang illustre où l'avaient élevée ses explorateurs, à la fin du moyen âge et au commencement de l'époque moderne. Sans doute beaucoup d'entre eux succombent dans leurs efforts pour ouvrir le continent mystérieux et le mettre en relation avec la mère patrie : Chiarini, Matteucci, Gessi, Piaggia, pour ne parler que des deuils les plus récents; mais beaucoup sont encore à l'œuvre : Antinori, Antonelli, sans oublier Savorgnan de Brazza, qui, s'il travaille pour la France plus spécialement, n'en est pas moins italien de naissance; d'autres sont revenus en Italie pour reprendre des forces en vue de nouvelles explorations : Cecchi, Bianchi, Camperio, etc. Nous avons précédemment annoncé le succès de l'expédition de Matteucci, douloureusement acheté par la mort de son chef. Aujourd'hui nous voulons la suivre à travers tout le continent, de Souakim aux bouches du Niger, d'après le rapport qu'en a présenté à la Société de géographie de Rome le lieutenant Massari, compagnon de Matteucci.

Ce fut au retour d'un voyage en Abyssinie, que le D^r Pellegrino Matteucci conçut le projet d'une exploration destinée à ouvrir à l'Italie la route de Tripoli au Ouadaï. Attribuant aux riches bagages de Rohlf's l'insuccès de la tentative de ce dernier, dépouillé dans l'oasis de Koufara, il proposa à une maison de commerce de Tripoli, en relation avec le sultan du Ouadaï, de se joindre à une caravane, et de se présenter au sultan susmentionné comme employé de cette maison.

¹ Voir la carte qui accompagne cette livraison.

Sur ces entrefaites, le prince Don Giovanni Borghèse résolut de s'associer à l'expédition et d'en prendre les frais à sa charge. Alors, pour éviter les dangers que présentait la route du nord, on décida de tenter de pénétrer dans le Ouadaï par l'est, en traversant les possessions égyptiennes. Matteucci demanda au ministère de la marine qu'un officier pût l'accompagner ; le lieutenant Massari fut désigné et pourvu des instruments indispensables pour faire les observations scientifiques.

Du Caire, où l'expédition se trouva réunie au commencement de février 1880, les trois voyageurs, auxquels s'était joint le frère du prince Borghèse, Don Camillo, se rendirent par Souakim à Korosko sur le Nil, et de là à Khartoum où Don Camillo Borghèse les quitta pour revenir en Italie, et où commence, à proprement parler, l'expédition dont nous voulons rendre compte. Signalons cependant en passant les plantations du cheik Ahmed, chef du désert de Korosko, qui a su créer là un véritable jardin, dans lequel il a réuni quantité d'arbres et de plantes de différentes espèces, et où se trouvent des bosquets de citronniers et des bois de palmiers ; notons aussi, dans la navigation de Berber à Khartoum, les moulins à eau établis le long du Nil ; des bœufs les font mouvoir pour arroser les champs et leur faire produire deux récoltes par an.

Les progrès, réalisés à Khartoum depuis quelques années, rendront plus facile à l'avenir l'approvisionnement des explorateurs, qui choisiront cette ville comme point de départ de leurs expéditions dans l'Afrique centrale. Les nombreux Européens qui y sont établis y ont apporté une très grande quantité d'objets nécessaires aux voyages à l'intérieur : étoffes, vêtements, ustensiles pour l'usage domestique, provisions alimentaires, en sorte que les voyageurs feront mieux de les acheter là, que de les apporter d'Europe. Les frais jusqu'à Khartoum seront considérablement diminués.

De cette ville, l'expédition traversa, avec la caravane qu'elle y avait formée, le Nil, dont elle suivit la rive gauche jusqu'au gros village d'Abou Guérad, d'où elle prit une direction S.-O. vers Coursi, au nord d'El-Obéid, capitale du Kordofan. Le long du Nil le sol est plat, puis il devient onduleux, et dans le voisinage d'El-Obéid se trouvent quelques montagnes. Le terrain est sablonneux : la végétation consiste en acacias épineux, çà et là si touffus qu'en peu de temps on en a les vêtements, le visage et les mains déchirés. En approchant d'El-Obéid on remarque les premiers baobabs ; c'est en effet la limite septentrionale de ces immenses représentants du règne végétal africain. A part les environs

de Coursi, le pays traversé jusque là est peu peuplé. El-Obéid a, d'après Massari, de 30 à 40,000 habitants, mais risque de voir sa population diminuer beaucoup, par suite du manque d'eau qui augmente d'année en année. Tandis qu'il y a six ou sept ans on trouvait encore l'eau à une petite profondeur, aujourd'hui on ne la trouve que dans les puits de 20^m à 25^m; encore n'y en a-t-il que deux ou trois bons, et l'eau doit-elle se vendre au marché. Le gouvernement égyptien, qui prélève de très fortes taxes sur les habitants, ne s'inquiète pas d'améliorer cet état de choses si préjudiciable à la population.

Tout autre est l'état d'Abou-Harras, où l'eau abonde et où l'on amène, pour les y abreuver, des milliers de bestiaux. En revanche, entre Abou-Harras et Fogio, le sol est tout à fait sablonneux; en outre, le terrain un peu élevé ne retient pas l'eau des pluies, qui s'écoule vers des points situés plus bas. Cependant les habitants n'y manquent pas d'eau, ils s'abreuvent, eux et leurs bestiaux, en partie avec le suc des melons, en partie avec l'eau qu'ils recueillent, pendant la saison des pluies, dans les réservoirs pratiqués dans les troncs des énormes baobabs, dont on trouve de vastes forêts dans cette région.

Le passage des caravanes et des soldats n'en est pas moins pour les habitants une source de difficultés. Le Darfour a eu d'ailleurs beaucoup à souffrir de la guerre que lui a faite l'Égypte pour se l'annexer. C'est à peine si El-Fascher, sa capitale, où les voyageurs arrivèrent au commencement de mai, se relève de ses ruines. Il s'y formait autrefois des caravanes de 10,000 personnes, qui allaient faire la chasse à l'homme dans le Dar-Fertit, au sud. Aujourd'hui ces expéditions ont cessé, mais les explorateurs italiens n'en ont pas moins trouvé à El-Fascher et à des centaines de kilomètres au delà, quantité de Darfouriens, réduits en esclavage par les troupes qui devaient leur apporter la civilisation; à El-Fascher, on peut avoir un beau garçon pour 40 à 50 francs. Kobé, un peu à l'ouest de l'ancienne capitale du Darfour, naguère florissante par son industrie et son commerce, est aujourd'hui en ruines; Kab-Kabia, détruite aussi par la guerre, était en reconstruction lors du passage de l'expédition italienne, qui dut s'y arrêter pour se pourvoir de nouveaux serviteurs et de chameaux, ce en quoi l'appui du gouverneur égyptien, passionné pour les Européens, lui fut d'un grand secours. De là à Abou-Gheren, aux confins des possessions égyptiennes, le pays continue à être montagneux, l'eau est plus abondante, le terrain moins sablonneux, la végétation plus vigoureuse. Les seuls habitants de ce pays frontière sont les soldats, dont les cabanes sont construites autour d'une forteresse, ayant

pour toute protection un fossé que l'on pourrait franchir d'un bond, et une clôture d'épines sèches qu'une allumette détruirait en un instant. Cependant la position en est bonne, établie qu'elle est sur le bord élevé d'un torrent, de manière à commander la rive opposée.

D'Abou-Gheren, deux routes conduisent à Abêchr, capitale du Ouadaï, l'une courte et directe par Tineat (celle de Nachtigal), l'autre plus longue, à travers le petit royaume de Tama, tributaire de l'Égypte. Espérant trouver plus facilement dans le Dar-Tama un messager à envoyer au sultan du Ouadaï, pour lui demander l'autorisation d'entrer dans ses états, Matteucci choisit la dernière route, et, à peine arrivé à Abou-Gheren, il pria le commandant du lieu de demander au roi de Tama un guide pour l'accompagner. Desservi par ce fonctionnaire, musulman fanatique, il dut retourner à El-Fascher et réclamer, par télégramme, l'intervention du gouverneur général du Soudan, qui donna l'ordre de fournir une escorte militaire aux voyageurs italiens et fit prévenir le roi qu'il eût à les bien recevoir. Le roi leur envoya son fils, qui vint les prendre pour les conduire à Gneri, capitale du Dar-Tama.

Pendant le séjour de l'expédition à Abou-Gheren, le lieutenant Mas-sari profita de tous les moments où le ciel était débarrassé de nuages, pour faire des observations astronomiques et météorologiques, sans penser d'abord qu'elles pussent avoir pour effet de le faire passer pour sorcier. Malheureusement la saison des pluies était en retard, les semailles n'avaient pu se faire, et le pays était menacé d'une famine. Aussi attribua-t-on bientôt à l'observateur le retard des pluies ; il eut beau dire au commandant que, n'étant pas plus grand qu'Allah, il ne pouvait pas faire à volonté le beau ou le mauvais temps, l'officier ne lui en demanda pas moins un matin de ne plus empêcher la pluie de tomber. Dès lors, il dut se garder de faire ses observations devant témoins.

Le 5 septembre 1880, après 64 jours d'arrêt à Abou-Gheren, l'expédition se remit en marche sous la direction d'Hidris, fils du roi de Tama, dont le territoire, voisin de l'Égypte, est très pauvre, les habitants étant obligés de payer au gouvernement du khédive des taxes exorbitantes. Ils récoltaient alors une petite céréale qui croît en abondance dans ce pays, assaillaient et détruisaient les fourmilières pour y prendre le peu de blé qui y est conservé, et faisaient la chasse aux sauterelles, pour les rôtir et en apprêter un mets qu'ils trouvent délicat. La population de Gneri reçut les voyageurs avec de grandes démonstrations de joie : coups de fusil, musique, cavalcades, et les accompagna au petit campement préparé pour eux : six cabanes entourées de haies. Deux jours après

leur arrivée ils eurent une audience du roi qui, selon la coutume, demeura séparé d'eux par un rideau, mais leur témoigna le plaisir qu'il avait à les voir en le faisant tenir soulevé tout le temps de l'audience. Après la récitation du premier chapitre du Coran, il s'adressa, dans la langue du pays, à quelques-uns de ses gens qui lui tournaient le dos et qui répétèrent aux voyageurs ses paroles en arabe. Il demanda à ceux-ci des nouvelles de leur roi, de leurs parents, de leurs amis, de tous les chrétiens ; Matteucci répondit que tous se portaient bien et le révéraient. Il leur demanda ensuite ce qu'ils désiraient de lui, et, sur leur prière, adjoignit à une lettre pour le sultan du Ouadaï, dans laquelle étaient exposées leurs intentions pacifiques, une missive conseillant à ce souverain de les bien accueillir, vu qu'ils n'étaient pas des Turcs (c'est-à-dire des Égyptiens), mais des chrétiens animés de bons sentiments. Il chargea un de ses gendres de porter les deux lettres. Matteucci lui offrit quelques présents qui parurent le satisfaire, aussi donna-t-il en retour aux voyageurs de beaux et bons chameaux, des bœufs, des vaches, des chèvres, du blé, du beurre, du miel et du sel. Ce petit royaume, situé dans les montagnes les plus hautes de cette partie de l'Afrique, est assez peuplé. Aussi longtemps qu'il fut indépendant, il était riche en esclaves et en ivoire ; mais aujourd'hui qu'il est tributaire de l'Égypte, ces deux objets de trafic font défaut ; la traite est prohibée, et le gouvernement du khédive s'est attribué la propriété exclusive de l'ivoire. Dès lors, le commerce est presque nul ; les chameaux et les bœufs de bonne race y abondent, mais sont à vil prix ; le sel manque absolument, et le peu qui en arrive du Zaghana au nord-est est bientôt acheté par les plus riches ; la grande majorité des habitants le remplace par l'eau de cendres bouillies, dont ils assaisonnent leurs aliments. Comme monnaie, on se sert de cottonades et de perles de Venise, très petites et blanches, qui se vendent par rouleaux. Devant des supérieurs, les subordonnés s'agenouillent, et pour les saluer ils battent des mains à l'unisson, d'abord fort et lentement, puis plus doucement et plus vite.

La réponse du sultan de Ouadaï n'arrivant pas, et les explorateurs commençant à douter du succès de leur entreprise, le prince Borghèse renonça à pousser plus avant et revint en Europe par la voie du Nil, rapportant l'itinéraire de la première partie du voyage et le journal de l'expédition. Restés seuls, Matteucci et Massari obtinrent enfin, à force de patience et de prudence, l'autorisation d'entrer dans le Ouadaï où, depuis Nachtigal, aucun Européen n'avait pénétré. Ils franchirent en cinq jours la distance de Gneri à Abêchr, traversant des campagnes

fertiles mais dépeuplées, dont les villages, entourés d'une haute palissade en osier, semblaient abandonnés. Par crainte des Égyptiens, le Ouadaï a fermé ses voies de communication avec l'Orient, et n'entretient de relations commerciales qu'avec Bengasi, par Koufara, au nord, et le Baghirmi et le Bornou à l'ouest. Pendant les premiers jours qui suivirent leur arrivée, les voyageurs furent traités avec beaucoup de circonspection. Lorsqu'ils furent conduits à la maison du roi, celui-ci ne se laissa point voir, et, de l'intérieur d'une tente qu'il avait fait dresser dans la cour et dans laquelle il se dérobaux regards, il leur adressa les demandes accoutumées, après quoi il leur dit qu'ils étaient libres de partir quand ils le voudraient et de se diriger où il leur plairait.

Trois routes s'offraient à eux pour sortir du pays : 1° celle par laquelle ils étaient venus, et à laquelle ils renoncèrent pour ne pas refaire le même chemin et ne pas éveiller des soupçons ; 2° celle qui conduit directement au nord à travers le Sahara ; mais pour la prendre ils auraient dû attendre 4 ou 5 mois, afin de se joindre à la caravane annuelle qui, après avoir apporté au Ouadaï les marchandises européennes : étoffes, armes et quincaillerie, en remporte des plumes d'autruche et des dents d'éléphants ; 3° celle de l'ouest qui mène à Kouka, d'où il est plus facile de revenir en Europe. Ce fut celle qu'ils choisirent, et, sans prolonger leur séjour à Abèchr, ni revoir le roi, ils partirent le 7 novembre, regrettant peu cette ville, semblable à toutes les villes un peu civilisées de l'Afrique, dont les habitants, quoique musulmans, s'enivrent facilement, sont querelleurs, enclins à se servir du couteau qu'ils ont toujours au bras, et dont l'industrie est très peu développée. La seule chose que l'on y fasse vraiment bien ce sont les couteaux, avec leurs gânes, mais le coton se file et se tisse très mal, et les vases qui servent comme ustensiles de cuisine laissent beaucoup à désirer.

A une cinquantaine de kilomètres à l'ouest d'Abèchr sont les dernières collines, au delà desquelles on entre dans la vaste plaine qui s'étend jusqu'à Kano, à environ 1400 kilomètres à l'ouest. L'expédition ne tarda pas à rencontrer le Batha qui va se verser dans les lagunes de Fitri, et qui, comme tous les cours d'eau de cette région, est à sec pendant la saison chaude. Toutefois, si l'on creuse dans son lit, on trouve toujours de l'eau à une faible profondeur. Les Arabes y stationnent pendant la saison sèche ; les lions et les léopards pendant la saison des pluies. Le Batha fertilise le pays ; le long de ses rives s'étendent des forêts d'arbres gigantesques, à travers le feuillage desquels les rayons du soleil ont de la peine à pénétrer ; il y a aussi des palmiers *doum*, pro-

duisant un fruit dont l'écorce est douce et savoureuse; aussi les habitants s'en servent-ils en guise de sucre.

A environ 300 kilomètres d'Abêchr, on entre dans le petit état de Midogo, dépendant du Ouadaï, et entourant une montagne de 600^m au-dessus de la plaine. Sur la pente méridionale se trouve la capitale, Midogo, dont les habitants vont chercher l'eau à des sources fraîches et cristallines qui jaillissent entre d'énormes pierres, et qu'ils atteignent en sautant avec une agilité surprenante de roche en roche, leurs amphores sur la tête. Une quantité de gros singes se tiennent pendant le jour assis sur les rochers, regardant ce fourmillement de femmes, d'enfants et d'esclaves qui montent et descendent; la nuit ils entrent dans les habitations pour dérober tout ce qu'ils trouvent de mangeable.

De Midogo, l'expédition eut à traverser le royaume de Boulala, aussi dépendant du Ouadaï, mais dont le sultan est tenu pour plus noble que celui d'Abêchr lui-même. La capitale en est Yaoua, située sur les bords de la lagune de Fitri, où les voyageurs ne s'arrêtèrent pas, le voisinage de l'eau attirant une quantité énorme de mouches nuisibles aux bêtes et surtout aux chameaux. Le sol est imprégné d'humidité, et si fertile qu'il produit deux récoltes par an. Le pays est riche en antilopes et en gazelles, mais le bœuf y est presque inconnu et la brebis y est rare; les habitants se nourrissent presque exclusivement de polenta, assaisonnée de feuilles sèches broyées et bouillies, et d'une bière fabriquée avec de la farine de froment. Ils sont plus industriels que ceux du Ouadaï proprement dit; on voit plus de gens occupés à filer et à tisser; les huttes sont aussi en paille, mais mieux finies et mieux garanties contre la pluie et les insectes; la poterie est plus perfectionnée. Au delà de Yaoua, le pays est plat et dépeuplé, mais en entrant dans le Baghirmi on retrouve de nombreuses collines, au pied de chacune desquelles se trouve un petit village. On passe bientôt sur les bords du Bahr-el-Ghazal, émissaire du lac Tchad, dont les eaux se perdent dans le désert vers le nord. La végétation devient admirable, et la faune est extrêmement riche : oies, canards, échassiers, autruches, singes, antilopes, bœufs sauvages, rhinocéros, sangliers, hippopotames, girafes, lions, etc. On commence aussi à rencontrer de magnifiques chevaux, amenés des confins du désert par les Arabes. Parmi ceux-ci on voit beaucoup d'hommes complètement noirs, mais aussi des types parfaits de la race. Ils vivent de l'élevé du bétail, s'occupent à peine d'agriculture, et se nourrissent presque exclusivement de lait caillé et de viande. Accompagnés par les chefs de ces Arabes, Matteucci et Massari atteignirent enfin les rives du

Chari, le premier vrai fleuve qu'ils eussent rencontré depuis qu'ils avaient quitté les bords du Nil. Ils débouchèrent d'une forêt touffue juste vis-à-vis de la ville de Ghilféi, et leur étonnement fut grand en apercevant, de l'autre côté du fleuve, une ville bien bâtie, tout entourée de hauts murs, au-dessus desquels apparaissait la partie supérieure des maisons; il augmenta à la vue des habitants, habillés beaucoup mieux et plus proprement que ceux qu'ils avaient vus jusque-là; leurs vêtements faits de cotonnades européennes de couleur, à rayures ou à fleurs, couvrent tout le corps. Beaucoup d'hommes étaient occupés à teindre en bleu les étoffes du pays; un plus grand nombre encore filaient le coton, le tissaient en bandes larges de 5 centimètres, ou cousaient ces dernières pour en faire de grandes robes. Un marché très fréquenté et bien fourni se tenait à l'une des portes; il y venait de loin des gens pour vendre ou acheter. Comme au Ouadaï, on se sert, pour les petites dépenses, de parfums en guise de monnaie; mais au Bornou, acheter est chose facile, tandis qu'au Ouadaï il est rare de trouver quelqu'un qui veuille vous vendre un peu de lait ou de blé, ou un poulet.

Au delà du Chari, on n'a pas l'habitude de donner la nourriture aux voyageurs étrangers, ni de les loger; en revanche, pour une petite dose de parfum ils achètent ce qui leur est nécessaire. Jusqu'à Kouka, la route longe le lac à travers de belles forêts, coupées par trois cours d'eau difficiles à traverser avec des bêtes et des bagages, vu la pauvreté des moyens de transport. L'on rencontre beaucoup de villes entourées de murs; chacune d'elles a, à un jour fixe de la semaine, un grand marché auquel se rendent les gens des districts voisins, en sorte que l'on voyage souvent en nombreuse compagnie. La ville de Kouka, fondée par le père du sultan actuel du Bornou, le cheik Omar, est divisée en deux parties : l'une à l'ouest où siégeait le souverain défunt, l'autre à l'est où réside le chef actuel. Elle compte environ 40,000 habitants. Il s'y tient chaque jour, à l'intérieur des murs, un marché fréquenté par 4000 personnes environ, et le lundi, hors des murs, un grand marché où accourent au moins 30,000 personnes. Ces marchés fournissent la ville du nécessaire, et quand, pour une cause extérieure, une révolte ou une guerre, les marchands ne viennent pas, la capitale souffre de la famine. Les hommes ont la passion des vêtements, ils en portent jusqu'à 10 et même 12, de couleurs variées, et ressemblent à de vastes cloches. Les femmes passent des heures entières, un petit miroir à la main, à se frotter les dents avec les fleurs fraîches du tabac, pour se les teindre en rouge foncé et en noir. Tous les nègres, du Bornou au Niger, ont la passion du

gourou, espèce de châtaigne rouge qui, mâchée, laisse dans la bouche une saveur agréable. La monnaie courante est le talari de Marie-Thérèse, valant environ 6 fr. 26 cent. ; cependant pour les petites dépenses on se sert de coquilles ; c'est ici qu'on commence à les rencontrer.

Le Bornou est riche en chevaux de grande race, mais il est difficile d'en trouver qui résistent à la fatigue. Pour leur donner des formes arrondies on les nourrit de son, dont on fait une pâte avec de l'eau et du sel, puis on en forme des boulettes, dont on introduit 70 ou 80 par jour dans la bouche du cheval. A la première fatigue la graisse disparaît, l'animal ne peut plus manger l'avoine sèche et s'affaiblit de jour en jour. Les bœufs et les chameaux de Kouka sont bons ; on peut avoir un bœuf pour 200 fr., un chameau pour 50 fr., un cheval pour 300 fr.

De Kouka à Tripoli la route la plus courte passe par le Kauar et Mourzouk ; on peut la parcourir en 3 mois ; l'eau n'y manque jamais plus de 3 jours. Matteucci et Massari l'auraient prise pour le retour, si la tribu des Ouëlad Slimans, au nord du lac Tchad, n'eût pas, peu auparavant, dépouillé toutes les caravanes qui passaient par là. L'autre route pour Tripoli passe à Sinder, à l'ouest de Kouka, et remonte vers la Méditerranée par Asben et Rhat, mais elle est plus longue, et en certains endroits on doit voyager pendant sept jours sans rencontrer de puits. Ils y renoncèrent également pour revenir par Kano et le Niger.

Quand on entre sur le territoire de Kano, un des états haoussas gouvernés par le sultan de Sokoto, on est émerveillé de voir combien la culture et la population augmentent. Contrairement à ce que les voyageurs avaient vu dans la partie de l'Afrique qu'ils venaient de traverser, les champs se succédaient sans interruption ; plus de terres incultes, plus d'espaces déserts. Les jardins contiennent beaucoup de plantes d'indigo, de tabac, des oignons, des patates douces ou des tomates. L'on rencontre aussi beaucoup de baobabs, au pied desquels croissent d'autres arbres moins grands, dont le feuillage se mêle aux rameaux dépouillés de ces arbres géants. Sur la route, c'est un va-et-vient continuel de gens affairés qui se rendent à tel ou tel marché, leur corbeille de marchandise sur la tête ; une quantité de femmes se tiennent assises au bord du chemin, offrant aux passants de l'eau à boire ou des aliments à acheter pour quelques coquillages.

A mesure que l'on approche de Kano, le mouvement augmente. La ville est située dans une plaine et entourée d'un haut mur, de l'enceinte duquel on voit surgir deux collines pierreuses et les têtes d'un nombre infini de dattiers gigantesques et d'autres arbres. L'intérieur n'est pas

entièrement rempli par les maisons ; celles-ci ne couvrent que la sixième partie du terrain, le reste est occupé par des plantations ou par de larges fossés, qui font rarement défaut dans les villes africaines, et dans lesquels on jette les immondices ; on en tire aussi l'argile qui sert à construire les maisons et à fabriquer des ustensiles de cuisine.

La population de Kano dépasse 50,000 habitants. La circulation est énorme ; tous vont au marché ou en reviennent, et, comme si la foule des marchands ne suffisait pas, des troupes de fillettes se promènent dans les rues en criant la marchandise qu'elles portent dans leurs corbeilles : petits pains, polenta, épis de maïs bouillis, oignons cuits, dattes, sucre, etc. Il est intéressant d'observer un compteur de coquilles, assis devant un gros tas de cette monnaie ; il en prend une poignée qu'il compte lestement en les séparant 5 par 5 ; un bon compteur peut en compter de 250 à 300,000 en un jour. Les coquilles sont mises dans des nattes de jonc, et on en forme des paquets de 50,000 pièces. C'est avec ces paquets que l'on paie et que l'on fait le commerce. Le nombre des estropiés et des aveugles est énorme ; au lever et au coucher du soleil on en voit des vingtaines se rendre au marché pour y mendier ; il est rare qu'un habitant de Kano passe auprès de l'un d'eux sans lui donner quelques coquilles. Beaucoup de négociants de Ghadamès apportent à Kano les produits européens, et en emportent surtout de l'ivoire.

Quand Matteucci et Massari passèrent à Kano, le roi n'y était pas ; il se trouvait à Takaï, à 50 kilom. au sud-est, pour une guerre contre des sauvages révoltés. Les 15 jours qu'ils y passèrent, après tant de fatigues et de privations, furent des jours de repos de corps et d'esprit. Ils auraient aimé à y prolonger leur séjour, mais la saison des pluies approchait, et ils ne voulaient pas la passer en Afrique. Ils se dirigèrent vers Bidida, capitale du Nupé, par les territoires de Zaria et de Gouari.

Au sortir de Kano les cultures cessent ; on entre dans la région montagneuse qui s'étend jusqu'au Niger presque sans interruption. Elle est pittoresque et semée de riants villages. Sur la route on ne trouve plus de marchés, mais souvent des caravanes de 500 ânes venant des pays d'au delà du Niger, chargés du fameux *gourou*. Zaria et Gouari n'offrent rien d'intéressant. En revanche Bidida, sans être aussi étendue que Kano, a une population aussi nombreuse ; au milieu de la ville court un ruisseau, auquel les femmes vont puiser de l'eau ; les maisons, couvertes en paille, sont presque entièrement cachées par les arbres. Le bananier y est commun, et le palmier fournit une huile rouge avec laquelle on cuit la viande. La population est encore plus industrielle que celle

de Kano. Le coton y est filé et tissé d'une manière remarquable, en bandes larges de 5 centimètres, blanches ou rayées de bleu et de blanc, ou entremêlées de soie rouge et de coton blanc et bleu à raies. Ces bandes sont réunies ensuite pour former ces grands vêtements que l'on va vendre jusqu'à Abéchr. L'art de travailler le cuivre y est aussi très développé.

Les voyageurs ne restèrent que peu de jours à Bidda, et descendirent à Egga, dans des canots que le sultan du Nupé avait fait préparer pour eux ; les Européens des factoreries de la *United African Company* de Londres n'étaient pas à Egga, mais il s'y trouvait des noirs civilisés de Sierra Leone et de Lagos, qui les accueillirent et les traitèrent avec l'hospitalité la plus cordiale, jusqu'au moment où l'agent général, M. David Mac Intosh, vint les prendre sur un vapeur de la Compagnie et les transporter en quatre jours à Acassa, aux bouches du Niger, d'où, en juillet 1881, ils revinrent en Europe. De Souakim à Acassa, ils avaient parcouru une distance de 5,000 kilomètres, dont 1,100 en pays inexploré auparavant. C'était en outre la première fois que des Européens traversaient l'Afrique de la mer Rouge au golfe de Guinée.

Nos lecteurs savent déjà la mort de Matteucci survenue à Londres. Les fatigues de l'expédition avaient épuisé ses forces. Au moins a-t-il emporté en mourant la satisfaction d'avoir ouvert, avec le Ouadaï, des relations, dont l'Italie et la Société d'exploration commerciale en Afrique se sont empressées de profiter. En outre, n'ayant jamais employé la violence ni la dureté envers personne, pas même envers leurs serviteurs, les explorateurs italiens ont dû laisser, partout où ils ont passé, une très bonne opinion d'eux et de leur patrie. Même au Ouadaï, où l'accueil avait été froid d'abord, on leur a demandé de faire en sorte que leur pays demeurât en rapports avec cet état, leur promettant que quand ils reviendraient ils seraient bien reçus par tous. Ils ont frayé la voie aux voyageurs, qui profiteront sans doute des bonnes dispositions des indigènes du Ouadaï, et feront de ce pays une base d'opération, pour explorer les vastes territoires qui s'étendent jusqu'au Congo.

CORRESPONDANCE

A Monsieur Gustave Moynier, directeur de l'*Afrique explorée et civilisée*,

Château du Mont-Glonne par Saint-Florent-le-Vieil (Maine et Loire),
le 17 février 1882.

Monsieur le Directeur,

Dans le dernier numéro de votre excellente *Revue*, vous avez publié sur la